

Karim Hussain

Ismaël Houdassine

Number 246, November 2006, January 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47629ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Houdassine, I. (2006). Karim Hussain. *Séquences*, (246), 44–45.

KARIM HUSSAIN

« Ne pas tout dévoiler permet aux spectateurs de s'identifier aux événements... »

*Karim Hussain est un homme discret et réservé. Toutefois, cela n'explique pas pourquoi le réalisateur reste si peu connu du grand public québécois. Le cinéaste réalise pourtant des œuvres qui voyagent à travers le monde. Malgré la controverse suscitée à sa sortie en 1999, son premier long métrage, **Subconscious Cruelty**, avait été un réel succès en Europe et au Japon. En 2003, son deuxième film, **Ascension**, remportait le Grand Prix « Nouvelles Visions » au Festival des films fantastiques de Sitges en Espagne. Quelles seraient alors les raisons d'une telle méconnaissance de la part de ses concitoyens ? La sortie au grand écran de **La Belle Bête**, adaptation cinématographique du roman éponyme de Marie-Claire Blais, devrait, espérons-le, réparer une injustice qui n'a que trop duré. Car ce long métrage qui raconte le drame familial d'une mère et de ses deux enfants est un film d'auteur précieux pour un cinéma national. Interprété par Carole Laure, Caroline Dhavernas et Marc-André Grondin, le trio infernal évolue dans une atmosphère délétère où se mêlent actes incestueux et jalousie pathologique. Une œuvre intemporelle, sincère et profonde.*

ISMAEL HOUDASSINE

Avec *La Belle Bête*, c'est la première fois que vous réalisez un film adapté d'une œuvre littéraire. Pourquoi ?

Après avoir fini mon deuxième long métrage, j'ai pris la décision que je ne ferais pas le scénario de mon prochain film. Tout d'abord parce que je voulais tenter cette expérience pour un réalisateur de s'inspirer de l'œuvre de quelqu'un d'autre. L'adaptation du premier roman de Marie-Claire Blais était pour moi une évidence. On connaissait dans ma famille son livre depuis longtemps. C'est ma mère qui m'a donné son roman, comme on offre à ses enfants, le fruit d'un héritage. Il était donc tout naturel que si je devais faire une adaptation, ce serait évidemment de *La Belle Bête* qu'il s'agirait.



Karim Hussain

« *La Belle Bête*, qui est la bête ? Qui est la belle ? J'aurais réussi le film si celui qui sort après l'avoir vu se pose ces questions... »

Vous suivez d'ailleurs la structure du roman avec une assez grande fidélité.

Pas entièrement quand même. Le cinéma n'est pas une copie de la littérature, sinon à quoi bon adapter, si c'est pour dire les mêmes choses. Bien entendu, préserver l'esprit du roman était à mon avis très important. Impressionné pas ce livre, je voulais communiquer dans le film les sensations que j'y avais ressenties lors de ma lecture. Mais, je désirais également insuffler une certaine modernité à l'histoire en creusant plus profondément

que dans l'ouvrage les sentiments ambigus par exemple. Sans avoir à trahir l'œuvre de l'écrivaine, je voulais aussi me sentir libre d'y exprimer des émotions qui me sont chères comme l'aspect tourmenté de la jeunesse. Lorsque j'ai rencontré Marie-Claire Blais pour lui expliquer mes intentions, elle m'a fait confiance et nous avons pu travailler ensemble à l'écriture du scénario lors de sa version définitive.

Est-ce pour cette raison que l'on dit que ce film est l'un des plus accessibles que vous ayez réalisés ?

Certainement, mais je n'ai pas adapté cinématographiquement une œuvre littéraire pour cette raison. J'ai toujours voulu faire du cinéma. Une passion qui remonte très loin dans mes souvenirs. Dès l'âge de sept ans, j'empruntais la caméra de mon père pour filmer l'environnement dans lequel j'évoluais. Au secondaire, j'ai été renvoyé parce qu'on pensait que je réalisais des œuvres pornographiques. J'ai grandi avec le cinéma de genre et le fantastique. Je veux faire des films d'auteurs, qu'importe le genre et le procédé. S'agissant de *La Belle Bête*, j'ai tout de suite compris que j'aborderais des thèmes qui pouvaient rejoindre les gens. Malgré l'environnement extrêmement noir dans lequel évoluent les personnages, le film raconte quand même une histoire d'amour. Bien qu'elle ne soit pas réaliste dans la forme, la famille que je décris se retrouve dans l'âme de chaque individu. Ensuite, je ne dis pas tout. Il existe un fléau de logique dans la société qui m'exaspère. Il faut savoir aller avec l'instinct et l'émotion, on n'a pas à tout expliquer. Je laisse beaucoup de mystères. Ne pas tout dévoiler permet aux spectateurs de s'identifier aux événements, aux personnes. Je pense que tout ceci contribue à rendre *La Belle Bête* accessible.

Une famille visiblement dysfonctionnelle qui n'a plus de prise sur la réalité...

La Belle Bête est une sorte de fable onirique. Tout y est métaphorique. Néanmoins, il subsiste entre les personnages des relations tangibles. J'ai élaboré une mise en scène très structurée basée principalement sur les émotions, dont l'obsession, la folie et la vanité sont les principaux moteurs. Cette mère qui élève ses deux enfants en quasi autarcie semble lutter contre le regard extérieur, qu'elle abhorre plus que tout. Malheureusement, tout ce qu'elle tente d'éviter sur sa propre personne ou sur

ses enfants se produit quoi qu'il adviennne, jusqu'à sa pire crainte, de se voir putréfier de l'extérieur par un cancer incurable. Une dégénération familiale en quelque sorte.

Votre film est donc une œuvre de symbole ?

Tout à fait. Le symbole le plus magnifié étant celui de l'amour. Ce film est un voyage au cœur d'un univers hanté par ce questionnement définitif et intemporel sur l'amour et ses conséquences. Les couleurs reflètent les émotions des personnages. La trame sonore habille l'atmosphère psychologique oppressante. Il est intéressant de voir comment la musique réussit à catalyser presque instantanément l'inquiétude ou l'exaltation. La musique est un propulseur émotif qui peut sans peine remplacer les excès de dialogue. Dans plusieurs scènes, j'utilise en outre une musique électronique très forte et agressive pour représenter les impressions que j'ai éprouvées à la lecture du roman. J'utilise tous les moyens pour mettre en scène les sentiments humains et ainsi révéler l'inhérence de leur ambiguïté.

En effet, les membres de cette famille sont à la fois anges et démons.

La Belle Bête, qui est la bête ? Qui est la belle ? J'aurais réussi le film si celui qui sort après l'avoir vu se pose ces questions. L'ambivalence fait partie de la nature humaine. Le rôle de Patrice est assez éloquent en la matière. On se demande toujours s'il est réellement déficient ou bien extrêmement intelligent. Je savais que Marc-André Grondin (**C.R.A.Z.Y**) serait l'acteur idéal pour incarner le rôle. Il arrive à passer d'un état à l'autre avec une aisance phénoménale. J'avais besoin de ce genre d'aptitude.

Ce qui explique aussi vos autres choix d'acteurs quant à la distribution des rôles.

En général, lorsque j'écris les premières moutures du scénario, j'ai une idée imprécise des rôles. Ce n'est que plus tard que le choix des comédiens se clarifie. Un choix habituellement organique. Pour **La Belle Bête**, le personnage de la mère allait tout naturellement à Carole Laure, car il faut reconnaître qu'il n'y a pas mille actrices qui peuvent jouer ce genre de rôles. Caroline Dhavernas (**Comme tout le monde, Nez rouge**), qui interprète Isabelle-Marie, la fille maladivement jalouse, est une actrice talentueuse, elle peut tout jouer. On le voit, dans mes longs métrages, les acteurs sont importants. Ils en sont l'épine dorsale. De plus, j'ajouterais que dans les films d'auteur, il est essentiel de prendre des comédiens qui ont du métier. Étant donné que je leur laisse une grande liberté de jeu, cela devient primordial que mes acteurs puissent posséder une expérience aguerrie afin qu'ils soient aptes à briser les excès d'une prestation théâtrale. Bien sûr, il faut être ouvert aux nouveaux talents. On peut toujours faire des découvertes agréables.

Quel regard portez-vous sur le cinéma québécois ?

Je suis un cinéaste dont les films sont plus vus à l'étranger que dans son propre pays. Je ne sais pas comment l'expliquer. Mes



Voyage hanté par le questionnement intemporel sur l'amour et ses conséquences

« C'est peut-être triste à dire mais en tant que réalisateur, je n'ai pas l'impression d'avoir une place dans le cinéma québécois, je ne m'y reconnais pas... »

influences sont européennes, asiatiques. Le cinéma des années 70, que je considère être l'âge d'or du cinéma américain, m'a autant déterminé cinématographiquement. Sans doute que mes films signifient davantage pour les habitants de ces pays-là. Ce qui ne m'empêche pas d'aimer le cinéma québécois. Cependant, je lui reprocherais d'avoir acquis ces dernières années un style parfois trop télévisuel. Certains de ces films ont des budgets énormes mais les résultats sur les grands écrans sont souvent décevants. Nonobstant ces cas de figure, il est merveilleux de voir que le cinéma québécois est appuyé par un public nombreux, une grande chance pour nous. C'est peut-être triste à dire mais en tant que réalisateur, je n'ai pas l'impression d'avoir une place dans le cinéma québécois, je ne m'y reconnais pas.

Par conséquent, vous avez décidé de vivre une partie de l'année en Europe pour y travailler.

Je vis six mois au Québec et six mois en Espagne où j'exerce comme scénariste. Je viens de terminer la coscénarisation du prochain film de Nacho Cerdà, **The Abandoned**. Pouvoir faire son métier dans différents endroits sur la planète est une belle opportunité. Il n'y a pas de situation parfaite, tant que l'on reste fidèle à ses rêves. En faisant du cinéma, j'exorcise mes démons. Je capte mes obsessions dans une alchimie de son et de lumière pour ne pas devenir fou. ☺